



1 811100 229418

Mensuel ☎ : 01 41 33 50 01  
T.M. : 1 109 597 L.M. : 3 378 000

PLEINE VIE

JUILLET 2011



→ ***Omar m'a tué***

**Drame de Roschdy Zem, avec Sami Bouajila, Denis Podalydès...**

Second passage derrière la caméra, pour Roschdy Zem qui s'empare de la médiatique affaire Omar Raddad, ce jardinier marocain accusé d'avoir tué sa patronne en 1991. Si le réalisateur, lui-même d'origine marocaine, a l'intelligence d'éviter un discours communautaire, il se démarque peu du livre de Jean-Marie Rouart, *Omar, la construction d'un coupable*, alors qu'on espérait une conviction bien plus personnelle. Du coup, si son film n'ennuie pas – notamment grâce à Sami Bouajila, d'une ressemblance troublante avec cet homme illettré, démuné face à la broyeuse judiciaire –, il n'apporte guère plus qu'un *Faites entrer l'accusé*, quand il méritait le souffle d'un *J'accuse*. S. G.

**Sortie le 22 juin**



1 601106 004030

Hebdomadaire  
T.M. : N.C.

☎ : 01 41 33 50 00  
L.M. : N.C.

GRAZIA

VENDREDI 10 JUIN 2011

**Les 10news**  
de la semaine



SAMI BOUAJILA

# EN PLEIN FAIT-DIVERS

DANS OMAR M'A TUER, IL EST BLUFFANT DANS LE RÔLE DU JARDINIER MAROCAIN ACCUSÉ DE MEURTRE. AVEC CE FILM, CET ACTEUR TROP DISCRET ATTIRE ENFIN TOUTE L'ATTENTION SUR LUI.

Par Erick Grisel / Photos Mathieu Zazzo pour Grazia

**C**e sont des moments rares et précieux : lorsqu'un acteur, qui rencontre un grand rôle au cinéma, n'en a pas encore eu la confirmation par les critiques et le public. La première projection de presse d'*Omar m'a tuer* (1) vient d'avoir lieu, et Sami Bouajila est quasi tout neuf. Pas encore sonné par les effusions, pas encore lassé par une promo marathon. En proie au doute. Comme les grands compliments font parfois l'effet d'une paire de claques, on se contente de lui dire qu'on l'a trouvé très bien (alors qu'il est tout simplement génial) dans la peau d'Omar Raddad, jardinier marocain accusé d'avoir assassiné sa patronne en 1991 sur la seule foi d'une sanglante inscription : « *Omar m'a tuer.* » Une preuve bien trop évidente pour être crédible ? Une gigantesque erreur judiciaire ? C'est le parti pris de bien des défenseurs d'Omar Raddad (gracié en 1996, mais non innocenté), et aussi celui du réalisateur Roschdy Zem qui, captant avec pudeur les désarrois de son personnage, nous entraîne dans les arcanes

infernoux d'une justice d'un autre temps. Quand, avant le générique de fin, le vrai visage d'Omar Raddad apparaît soudain, on se prend à espérer que la requête en révision demandée par son avocate soit enfin acceptée. Pour que la lumière soit faite sur cette fascinante affaire. **Quand Roschdy Zem vous a proposé le rôle d'Omar, avez-vous dit oui tout de suite ?** Roschdy m'a parlé pour la première fois de ce rôle sur la tournée promotionnelle du film *Indigènes*, il y a cinq ans. Lui et moi avons démarré dans le métier au même moment, nous nous connaissons bien, nous sommes très complices. Et je connaissais aussi la production qui a initié ce projet. Dès le départ, il y avait donc un esprit de troupe, un climat de confiance entre nous. Et j'ai dit banco. **Est-ce que vous vous êtes posé la question que le détective pose à Latifa, la femme d'Omar dans le film ? Et s'il n'était pas innocent ?** Sincèrement, quand je tourne, je « sers » le rôle au premier degré. Et je ne pouvais incarner Omar qu'avec la certitude qu'il a subi une injustice. Ne serait-ce que pour ▶



« DÈS QU'ON PARLE  
D'UN FAIT-DIVERS  
À LA RADIO, JE ZAPPE »

**Vous avez rencontré Omar Raddad?**

A deux reprises. La première fois, c'était bien en amont du tournage, lorsque le projet a été officialisé. La seconde fois, je ne lui ai posé qu'une seule question: quelle avait été sa réaction au moment de sa condamnation? Après, je me suis volontairement mis à l'écart. J'ai écouté des enregistrements de sa voix et je suis parti au Maroc où j'ai rencontré quelqu'un de sa région qui s'exprime comme lui. Ensuite, je suis revenu au scénario. Et c'est là que j'ai pu m'approprier le rôle.

**Est-ce que vous vous intéressez aux faits-divers en général?**

**Regardez-vous des émissions du type *Faites entrer l'accusé*?**

Jamais.

**Jamais? Mais lorsque vous lisez les journaux, vous ne pouvez y échapper...**

Quand je commence à les lire, j'arrête. Et quand on en parle à la radio, je zappe...

**Pourquoi?**

Les faits-divers renvoient une image trop violente de notre société. Lorsque les infos traitent d'une guerre ou d'une révolution, par exemple, cela nous donne à réfléchir sur le sens de l'histoire, sur les répercussions que cela peut avoir chez nous. Cela nous permet de nous repositionner. Mais le fait-divers en tant que tel, une histoire où l'on peut reconnaître son voisin, un copain, ou même sa propre souffrance, ça non!

**Vous êtes l'un des acteurs français qui tourne le plus et, pourtant, vous êtes peu médiatisés. D'où vient ce malentendu?**

Je pense que j'en suis en partie responsable. D'abord, j'ai mis pas mal de temps, non pas à m'accepter, mais à m'aimer un peu.

► pouvoir montrer ce que cela signifie de se faire écraser par un système qui nous échappe, d'être un moins-que-rien au cœur de ce système. C'est l'histoire du pot de terre contre le pot de fer. Par la suite, avec un peu de recul, oui, j'ai pensé à cette éventualité. Mais à la limite, ça ne m'appartenait plus...

**C'est-à-dire?**

C'est-à-dire que je n'ai pas plus de réponse à donner que la plupart des gens sur cette affaire. Et c'est cette ambiguïté, justement, qui est intéressante. Pour nous tous, pour l'inconscient collectif. Forts de ce qu'on connaît de cette histoire, de l'extérieur, nous ne pouvons rien certifier.

**Après avoir vu le film, on n'a qu'une envie: vérifier sur Internet tous les tenants et les aboutissants de cette histoire...**

Et plus on cherche, plus on se cogne aux incohérences du dossier. Quand j'ai incarné Omar, je n'ai pensé qu'à ça. L'incinération trop rapide de la victime, ou les trois médecins légistes qui changent la date à la demande du juge... Face à la justice qui s'emballe, Omar trouve la force de se battre. La force des petites gens qui viennent de la campagne et qui ne se sentent pas concernées par ces grands thèmes que sont l'immigration, la consommation ou la réussite sociale.

**Omar est avant tout, et c'est la seconde histoire du film, quelqu'un qui ne parvient pas à s'exprimer...**

Pour moi, c'était la clé du personnage: l'impossibilité de se faire entendre et comprendre. En tant qu'acteur, je devais absolument rendre ce sentiment de frustration.

# Les 10news de la semaine



Sami et Nozha Khouadra, qui interprète sa femme (Latifa) dans *Omar m'a tué*.

## ► En tant qu'acteur?

Non, en tant que personne...

**Ah bon? Et pourquoi vous ne vous aimiez pas?**

Aïe! (Rires.) Il faudrait que je m'allonge sur le divan! Et il y en aurait pour des heures. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai été quelqu'un de très, très inhibé. Et que cela m'a libéré de faire ce métier, de prendre la parole. Même si je vis toujours à la montagne, même si je fais de la promo avec parcimonie, je sens que j'ai de plus en plus ma place dans ce métier. Et les choses viennent à moi plus naturellement. Par exemple, là, je rencontre les journalistes plus longuement...

**Mais vous parlez comme si vous débutiez, alors que vous avez vingt ans de métier!**

Oui, et j'en ai conscience. Je suis très ambitieux quant à mon métier d'acteur. C'est un art libérateur, fédérateur, que je considère comme quelque chose... d'absolu. Après, je dirais que j'ai eu trop tendance à m'effacer et qu'il m'a fallu reprendre mon ego en main. Je me souviens qu'à Cannes, pendant la fête donnée pour *Indigènes*, moi, je restais dans ma chambre. Et puis je descendais sur la plage, où avait lieu la soirée, en coup de vent. Et dès que ça devenait

chaud, je piquais une bonne suée, je disais: « *Je reviens, je reviens* », et je remontais dans ma chambre.

**Un excès de timidité...**

Oh, c'était bien au-delà de ça! Il y avait, mélangée à cette timidité, une soif de vouloir gérer le truc, d'être libre, de m'isoler avec un ou deux proches dans ma chambre et de regarder tout ça d'en haut. Oui, c'était bizarre! Mais on avance, on avance. (Rires.)

**Vous avez l'image de quelqu'un de très investi. Vous semblez parfois même trop sérieux.**

**Qu'est-ce qui vous fait rire, Sami?**  
C'est vrai que je m'implique dans mes rôles. Mais je sais aussi très bien que ce n'est pas « sérieux », je le fais simplement avec dévotion. Cuisinez les gens qui me connaissent, qui vivent quatre mois avec moi sur les tournages. Ils vous diront que je suis jovial, que j'aime me marrer. J'aime les gens, à l'extrême. Bon, j'admets que je ne suis pas un boute-en-train, je n'ai pas toujours la répartie qui va faire rire tout le monde mais je ne suis pas coincé, pas du tout!

« **J'AI EU TROP TENDANCE  
À M'EFFACER, IL M'A FALLU  
REPRENDRE MON EGO EN MAIN** »

**Vos parents sont tunisiens. Comment avez-vous vécu les événements là-bas?**

Même si j'ai le réflexe de mes origines, je n'ai connu la Tunisie que par le va-et-vient des vacances jusqu'à l'âge de 16 ans. Je n'ai pas connu la douleur, la colère et la frustration du Tunisien écrasé par la botte de cette police et de ce président. Au risque de vous décevoir ou de vous surprendre, j'ai vécu ce qui s'est passé là-bas comme tout citoyen français. J'ai été surpris par cette audace, ce courage, et par l'écho que pouvait avoir en nous cette révolution.

**Il paraît que vous déconseillez toujours à votre mère de voir vos films. Allez-vous faire une exception cette fois-ci?**

Je ne crois pas.

**Parce que cela la ferait souffrir?**

Voilà. Parce que cela risque de réveiller en elle certaines douleurs. Et parce qu'elle risque de me voir moi, et non pas Omar aux prises avec l'injustice. ●

(1) En salle le 22 juin.